

La voix de son maître
Une musique inquiétante

Raymond Bertin

Numéro 136 (3), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertin, R. (2010). Compte rendu de [La voix de son maître / *Une musique inquiétante*]. *Jeu*, (136), 48–51.

Une musique inquiétante

TEXTE **JON MARANS** / TRADUCTION **MARYSE WARDA** / MISE EN SCÈNE **MARTIN FAUCHER**
ASSISTANCE ET RÉGIE **ÉLAINE NORMANDEAU** / DÉCOR **RAYMOND MARIUS BOUCHER**
COSTUMES **MARC SENÉCAL** / ÉCLAIRAGES **MARC PARENT** / CONCEPTION SONORE **LARSEN LUPIN**
DIRECTION MUSICALE **JEAN MARCHAND** / ACCESSOIRES **ALAIN JENKINS**
MAQUILLAGES **JACQUES-LEE PELLETIER** / PERRUQUES **RACHEL TREMBLAY**
AVEC **JEAN MARCHAND** (PROFESSEUR JOSEPH MASHKAN) ET **ÉMILE PROULX-CLOUTIER** (STEPHEN HOFFMAN)
COPRODUCTION DU **THÉÂTRE DU RIDEAU VERT** ET DU **CENTRE SEGAL ARTS DE LA SCÈNE**,
PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT DU 26 JANVIER AU 27 FÉVRIER 2010.

RAYMOND BERTIN

LA VOIX DE SON MAÎTRE

MASHKAN – Ce mélange de joie et de tristesse – il est au cœur de toute musique véritablement belle. Comme il est au cœur de tout drame. De la vie¹.

Autre belle surprise au Rideau Vert, qui, décidément, sous la férule de Denise Filiatrault, parvient à renouveler – à rajeunir, devrais-je dire : cela se voit lorsqu'on fréquente cette salle depuis un certain temps – ses auditoriums avec des spectacles de qualité, exigeants comme divertissants, montés par des metteurs en scène ayant marqué d'autres scènes par leurs audaces novatrices. Je pense, bien sûr, à l'entrée en force d'Alexandre Marine, avec *Marie Stuart*, en 2007, puis *Un tramway nommé Désir*, à l'automne 2009 – il ouvre d'ailleurs la nouvelle saison avec *Vassa* de Maxime Gorki –, ou à René Richard Cyr, qui y signa une version encensée de *L'Effet des rayons gamma sur les vieux garçons* au printemps 2009 ; sans parler des reprises d'*Avaler la mer et les poissons* (2008), d'*Il n'y a plus rien* (2009) ou de *Coma Unplugged* (2009), toutes susceptibles d'attirer un nouveau public. Avec *Une musique inquiétante*, le metteur en scène Martin Faucher tenait une matière dramaturgique de grand intérêt. La pièce de l'Américain Jon Marans, qui, sous le titre de *Old Wicked Songs*, a valu à son auteur d'être finaliste au prix Pulitzer en 1996, de remporter le prix L.A. Drama-Logue et de faire partie du *Otis Guemsey's Best Plays*

en 1996-1997, fut créée à Philadelphie avant d'être présentée à New York, puis à Londres, et d'être traduite et produite dans une douzaine de pays à la fin des années 90. Cette œuvre à saveur musicale, aux langues et aux registres multiples, représentait un beau défi de traduction pour Maryse Warda, qui a rendu compte de ses doutes dans *Jeu*²; défi relevé avec intelligence, avec « l'apport considérable » de l'équipe de création.

En 1986, un jeune prodige américain du piano, Stephen Hoffman, dont la carrière bat de l'aile, débarque à Vienne pour parfaire sa formation auprès du célèbre professeur Schiller. Or, à son grand étonnement, ce n'est pas Schiller mais un autre professeur, l'excentrique Joseph Mashkan – qui enseigne le chant et non le piano –, qui l'accueille. Sur la recommandation de Schiller, Stephen Hoffman devra d'abord suivre les classes de Mashkan s'il veut ensuite accéder à celles du maître. Lui, le pianiste virtuose, orgueilleux et imbu de lui-même, va se voir contraint non pas d'accompagner des chanteurs – comme il l'a d'abord cru –, mais de chanter lui-même, exercice pour lequel il n'a aucun goût et dont il n'entrevoit pas la finalité. S'amorce alors un dialogue, un échange aux allures de combat par moments, entre deux êtres complexes que tout, apparemment, oppose : l'un, jeune, enfant gâté de l'Amérique moderne, talentueux mais impulsif ; l'autre, vieux sage à l'esprit vif, frondeur et désabusé,

1. Les extraits cités sont tirés du texte fourni par le Théâtre du Rideau Vert.

2. Voir son texte « La traduction est une histoire de... hasard », dans *Jeu* 133, 2009.4, p. 50-54.



Une musique inquiétante de Jon Marans, mis en scène par Martin Faucher (Théâtre du Rideau Vert/Centre Segal, 2010).
Sur la photo : Jean Marchand (Professeur Mashkan) et Émile Proulx-Cloutier (Hoffman). © Jean-François Hamelin.



dont on pressent un passé lourd et secret. Au fil des rencontres, des séances de chant où ils explorent ensemble quelques chansons du cycle *Dichterliebe* (*les Amours du poète*) de Robert Schumann, sur des poèmes de Heinrich Heine, les deux protagonistes se relacent, à la fois méfiants et intrigués, à propos d'architecture, de musique, de l'amour ou de la souffrance des Juifs, si prégnante dans les murs de la vieille Vienne. On se souviendra qu'à l'époque, en 1986, le peuple autrichien était sur le point d'élire à la présidence de la République l'ex-secrétaire général de l'ONU, Kurt Waldheim (1918-2007), dont le passé d'officier nazi venait d'être mis au jour, ce qui provoqua un scandale international et mit l'Autriche au ban des États pour les six années à venir.

Chassé-croisé implacable

HOFFMAN – J'ai suivi votre conseil. Je compte faire l'expérience de la joie et de la tristesse. Pour la joie, je vais aller voir *le Mariage de Figaro*, et puis me saouler dans une brasserie. Pour la tristesse, je compte – (*Réticent à l'avouer*) – aller à Dachau – au camp de concentration.

Fort de son expérience personnelle au pays de Waldheim, où il étudia la musique, l'auteur a voulu illustrer par cette pièce le conflit entre raison et passion, le déchirement entre le sentiment de mépris que lui inspiraient l'intolérance et le déni de ce peuple pour son passé nazi, et son émerveillement de musicien pour l'œuvre profonde du compositeur Schumann. À travers les contradictions et l'expression des caractères de chacun de ses personnages, il a su évoquer les tensions et les préjugés entourant le fait d'être Juif – ce qu'ils sont tous les deux, mais qu'ils nieront chacun à son tour avant de l'avouer. Se tirillant sans cesse, Mashkan et Hoffman blaguent, tour à tour ironiques, pince-sans-rire, allusifs ou sarcastiques, piquant avec justesse la corde sensible de l'autre. Rétif à l'enseignement de Mashkan, le jeune pianiste refuse d'abord son invitation à se rendre à l'opéra, pour en revenir, deux semaines plus tard, transfiguré. Plongeant peu à peu dans les lieder de Schumann, Hoffman absorbe comme malgré lui la sagesse des leçons de chant, mais nourrit aussi une colère contre le maître, qui lâche à l'occasion des blagues antisémites (histoire de se protéger, comme on l'apprendra plus tard).

À la suite d'un séjour de deux semaines à Munich, dont il profitera pour se rendre à Dachau comme en pèlerinage, l'élève, jusque-là engoncé dans son costume comme dans ses émotions, laissera éclater sa rage, sa haine de l'allemand : il voudra dorénavant chanter Schumann en français... avant de découvrir un numéro de prisonnier de camp de concentration tatoué sur le bras de Mashkan. Puis, dans une scène subséquente, Hoffman, arrivé à l'improviste, découvre son

professeur assommé par les barbituriques, dans ce qui semble être une énième tentative de suicide. Leur relation bascule alors dans une nouvelle complicité, une amitié qui se tisse à travers l'écoute et le désir de comprendre, enchevêtrée à leur travail de musiciens autour du *Dichterliebe*. L'histoire du Juif Mashkan, la musique et les mots du poète s'éclairent réciproquement, se confondent même dans l'expression de la souffrance et de l'espoir : « Il vous incombe durant ce solo de nous délivrer de la tristesse qu'on a entendue – d'évoquer la souffrance du Poète, mais en faisant luire l'espoir que cette expérience ne détruira pas totalement sa vie. Et qui sait, peut-être qu'il en tirera une leçon et accédera à un niveau supérieur. *Verstehst du, Stefan ?* Vous comprenez ? »

Truffé de précises indications d'intention – « léger », « très pince-sans-rire », « arrogant », « gêné », « d'une intensité tranquille », etc. –, le texte a dû représenter un défi de taille pour les comédiens, qui devaient par surcroît maîtriser l'allemand comme le piano et le chant... Aussi bien dire qu'il fallait une distribution hors pair. Après avoir assisté au spectacle, on se demande qui d'autre aurait pu en résoudre aussi bien les multiples difficultés. Dans le rôle du professeur Mashkan, Jean Marchand était d'une précision renversante, jouant des nuances, passant d'une émotion à l'autre sans transition, totalement crédible ; affublé d'une perruque et de la posture légèrement courbée du vieil homme, le comédien, méconnaissable, s'effaçait derrière son personnage de façon exemplaire. Quant à Émile Proulx-Cloutier, dont la jeunesse et les nombreux talents – bon pianiste, chanteur à la voix belle et à l'interprétation nuancée – siéent parfaitement au caractère du jeune prodige, il a su donner justesse, intensité et aisance à celui-ci. En fait, la tension entre les deux hommes, portée par un dialogue plein de surprises, était telle, et maintenue d'un bout à l'autre de la représentation, que jamais celle-ci ne parut longue malgré ses deux heures bien comptées.

Il semble que le travail de mise en scène de Martin Faucher se soit entièrement concentré sur cette direction d'acteurs remarquable. Le décor conventionnel, signé Raymond Marius Boucher, reproduit l'intérieur d'un studio académique viennois, massif, orné, sombre, où les éclairages de Marc Parent évoquent successivement le matin, la fin de journée ou la nuit. La conception sonore, signée Larsen Lupin, et la direction musicale de Jean Marchand sont aussi pour beaucoup dans la réussite d'*Une musique inquiétante*, pièce dont le troisième personnage est cet art subtil, porteur de douleur et de lumière : la musique. À noter que, fait exceptionnel, la pièce, ayant bénéficié d'une coproduction du Rideau Vert et du Théâtre Segal, a fait l'objet d'une diffusion en version originale anglaise, dans la même production, du 7 au 21 mars au Centre Segal. Je n'ai pas eu l'occasion d'y assister, mais cette expérience bilingue est certes une belle initiative, et sans doute une aventure enthousiasmante pour les comédiens. ■